

du fier Mexicain au grand chapeau rouge, si rouge. Et enfin la jeune Indienne avait un petit enfant, si petit, si petit, et la fillette, la *mamacita tan morena*, mourait avec son petit enfant dans un buisson profond, si profond, et une fleur bleue, si bleue, tombait sur le tertre que les fourmis affairées, si affairées, avaient élevé sur la fillette morte.

Tandis que Margarito chante les cent vingt couplets ou davantage, Hacinto entend dans son cœur la longue chanson tout entière en un quart d'heure. Car, lui aussi, la connaît et l'a chantée quand il était amoureux, et tandis que Margarito chante et répète avec une ardente dévotion les rimes langoureuses, il s'interrompt parfois pour invectiver ses mulets : « *Caramba*, maudit bouc, te tiendras-tu tranquille ? » ou : « Par la Sainte Vierge, *por Santa Purissima*, je te fiche mon pied au c..., fils de vieille p... »

Mais cette chute occasionnelle dans la plate réalité de la vie quotidienne ne trouble pas l'élan lyrique de Margarito. Il reprend aussitôt d'un ton langoureux l'attendrissante chanson de la belle jeune fille indienne que séduit et enlève un fier Mexicain au chapeau rouge et à l'ardent coursier blanc. Margarito ne connaît pas de dissonances. Tout s'accorde, tout est harmonie.

Hacinto est le compadre de Margarito, il est le parrain de tous ses enfants ; et le père de Margarito est le parrain de deux des enfants de Hacinto, de Domingo, l'aîné des garçons, et de Juana, l'aînée des filles. La filiation de Margarito n'est pas très claire. Du moins on ne fait semblant de rien. Mais, à l'hacienda, tout le monde sait, et on le raconte à qui veut l'entendre, que le père de Hacinto est aussi le père de Margarito. Margarito lui-même tient la chose pour vraisemblable. En tout cas, jamais il ne la dément. Et sa mère qui vit encore et qui, à l'hacienda, prend soin des

poules et aide au ménage ne dit ni oui ni non. Elle n'en est ni fière ni honteuse. Si Dieu lui a fait la grâce de lui donner des enfants, il est en soi indifférent de savoir quel en est le père. Le père est envoyé par Dieu comme un moyen pour réaliser une fin donnée. La question alimentaire ne se pose pas, car il pousse à l'hacienda du maïs et des haricots en abondance, et tous ceux qui y vivent ont droit au maïs et aux haricots comme aux poules et aux porcs. Qu'il y ait vingt ou cinquante enfants de plus ou de moins à nourrir répartis entre les familles dont le chef considère que c'est un honneur et une bénédiction du ciel de passer pour leur père, même quand il ne l'est pas, cela n'a pas grande importance. Le patron de l'hacienda n'y fait pas attention. Les enfants sont tous envoyés par Dieu et ont par conséquent droit à la vie. Et s'il n'y avait pas de père, il y aurait toujours là le propriétaire de l'hacienda qui nourrit les enfants, qui est obligé de les nourrir d'après la loi indienne et qui les nourrit avec joie, que ce soit la loi ou non. Les lois que l'on n'a pas dans le sang n'ont aucune valeur.

Et Hacinto jette un regard vers les huttes disséminées et les maisons de briques mal alignées où ils demeurent tous, les descendants de ceux qui vivaient ici avec ses pères. Un petit peuple, mais un vrai peuple, avec un vrai roi. Un roi qui n'est pas un maître, un roi qui ne vit pas dans le luxe en exploitant le travail de son peuple, un roi qui n'est qu'un administrateur, un conseiller dont les droits souverains consistent uniquement à assurer la prospérité de ceux qui lui ont été confiés par ses pères. Confiés non pour être des sujets, mais des égaux qui, après une expérience de plusieurs milliers d'années, se sont mis d'accord sur ce point qu'il faut qu'une seule famille administre le territoire du peuple pour éviter que, après la mort du chef de la famille, les hommes de la